

## Audition de Mme M.

---

Lundi 6 janvier 2020 à 14 heures

Maison de l'ordre des avocats de Paris, 2 rue de Harlay, 1<sup>er</sup> arrondissement, Paris

*Point d'attention : Dans cette version du témoignage, les identités du ou des agresseurs ont été modifiées par des pseudonymes, ainsi que les personnes directement mises en cause pour des faits susceptibles de recevoir des qualifications pénales (notamment : non dénonciation de certains crimes ou délits, non-assistance à personne en péril). Les pseudonymes sont entre slash (ex : /Jacques/) pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté. Certaines données ont été modifiées lorsqu'elles permettaient d'identifier sans équivoque et directement ces personnes (ces modifications sont également entre //). Les autres identités, les noms d'institutions ainsi que de lieux ont été conservés.*

*Présents pour la CIASE : Didier Guérin (membre) et un autre membre.*

-- Début de l'audition --

**M.** : Je suis dans une espèce de justesse intérieure d'être là, aujourd'hui parce que c'est vrai que j'ai quand même un sacré parcours de vie. Et je pense que ce crime sexuel a orienté sacrément ma vie à presque tous les niveaux. Je vais d'abord raconter mon histoire et ensuite je ferai des liens. Donc voilà je suis née à l'étranger. Mes parents sont partis là-bas jeunes. Ma mère parce-que son père était peintre et qu'il y avait déjà de la famille installée là-bas. Mon père parce que son père était colonel et il voulait qu'il s'engage deux ans dans l'armée là-bas. Donc ils se sont rencontrés sur une base américaine et je suis née là-bas. Malheureusement, suite aux événements de l'Histoire avec un grand H, il a fallu rentrer en France en 1964. Environ un an auparavant, on a voyagé dans toute la France et on a fait le tour de notre très grande famille. C'est ainsi que j'ai attrapé une tuberculose. Ma grand-mère était tuberculeuse. Ma santé s'est assez vite détériorée, ce qui m'a obligé à aller dans un sanatorium. Donc j'ai quitté ma terre natale, mes proches, mes amis, j'ai quitté tous les repères que j'avais. Je suis arrivée dans le sud-est où tout était nouveau.

**Membre CIASE** : A quel âge ?

**M.** : A 8 ans. Un peu avant 8 ans. En fait, je suis née en mai et on est parti en mars. Et en août je me suis retrouvée près des montagnes dans un préventorium. Toute seule, sans ma famille. Donc on m'a dit « Il faut que tu restes là pour te soigner ! » Parce que je n'arrivais presque plus à respirer. J'y suis restée toute seule. Je pense que ça été plus douloureux parce qu'il y avait déjà beaucoup de séparations : quitter ma terre natale, ma famille, ma maman. Donc les deux premières semaines, on était obligé de rester au lit, sans sortir. C'est donc là qu'un curé est venu à mon chevet, me demandant si je voulais assister à la messe du dimanche et si j'avais fait mon catéchisme. Alors que mon père avait demandé à ce que je n'assiste pas aux offices religieux. C'était un établissement catholique mais on n'était pas obligé de suivre les messes. D'autant plus que je n'avais pas d'éducation religieuse, mon père ayant mal vécu son passage chez les Jésuites, il avait donc tout refusé. J'ai été baptisée bien sûr, mais là, mon père a dit « Non pas pour M. ». Manque de pot, ce qui se passait, c'est que le seul moment où les enfants se retrouvaient et partageaient un temps joyeux, où tout le monde se réunissait, c'était

le dimanche à la messe... Il y avait donc un office au sein du sanatorium. Et apparemment, j'étais la seule à ne pas connaître le catéchisme. Donc le curé m'a dit « M., soit tu restes toute seule quand nous serons tous à la messe, soit tu viens à l'heure de la sieste et je t'enseigne les rudiments du catéchisme pour que tu puisses participer à la messe et être avec tout le monde le dimanche ». Évidemment j'ai dit oui ! Et c'est comme ça que ça a commencé, c'est-à-dire que c'est à cette heure-là, à l'heure de la sieste, que les abus sexuels ont commencé. On était deux par dortoir car on avait fini les deux premières semaines (où on était alité tout le temps). Il y avait la porte que je fixais avec terreur à l'heure du rendez-vous avec lui, la poignée qui s'ouvrait lentement. Lui, le prêtre, entrouvrait la porte et disait « M., tu viens » et alors il m'emmenait dans une chambre. C'était une chambre, mais il y avait d'abord un petit coin avec une grande chaise et des bougies, un lieu de recueillement je pense, puis un coin avec un lit, un lavabo et un bidet. Si vous voulez c'était un peu comme à l'hôtel. Donc lui, d'abord il me faisait entrer dans l'espace avec la grande chaise ; il me disait de venir s'asseoir sur ses genoux et il écartait ma culotte. Il y avait un vitrail au-dessus de lui, en face de moi donc au-dessus de lui, derrière. Ça je m'en souviens car ce vitrail m'a aidée à ne pas m'effondrer car je le regardais fixement pour ne pas crier. Ça me faisait tellement mal et je ne comprenais pas. Il me disait « chut » pendant qu'il m'enfonçait son doigt (ou son sexe ?) dans mon sexe, la seule chose qu'il me disait « Surtout tais-toi, ne dis rien, sinon tes parents t'abandonneront ». Il m'a dit plusieurs choses : « Tes parents ne vont pas revenir te chercher » ou bien « Il va arriver malheur à tes parents ». Et moi j'étais là et j'étais anesthésiée, impossible de réagir. Il me pénétrait, je le pense par déduction et longtemps après, parce que moi, enfant, je croyais que c'était avec son pouce. Après il me disait de le rejoindre à côté. Il y avait un lit et un petit lavabo. Il me disait d'abord d'aller me mettre sur le lit et lui il allait d'abord près du lavabo. Avant je croyais qu'il faisait pipi mais probablement qu'il se faisait éjaculer ou je ne sais pas... Des fois il se mettait sur moi et ça m'étouffait. Mais la terrible impression, c'est qu'en fait je n'étais plus rien ! Il y avait la douleur intense au niveau de mon sexe, une odeur nauséabonde car il était âgé. Il devait avoir à peu près 60 ans. Et puis, surtout de ne pas crier, de ne rien dire. Après il me ramenait à la chambre et je parlais comme ça. Et je ne disais rien. Ça a commencé fin août et je n'ai rien osé dire à personne. Je pense que j'étais comme morte. J'étais anesthésiée parce que d'habitude je communiquais très facilement avec ma mère. Elle m'appelait tous les jours. Mais là, je n'ai rien dit. Donc voilà tous les jours il y avait cette porte qui s'ouvrait et cette horreur de douleur, cette horreur d'effraction. Parce que c'est une effraction où en fait on n'existe plus et on est juste victime et plus rien, donc voilà. Et puis un jour, deux mois après, ça correspond à ce que mon père a pu me dire, j'ai eu ma mère au téléphone et j'ai craqué : « Maman vient vite, viens vite ». Et donc ils sont venus. Là, c'est mon père qui m'a raconté car moi je n'étais pas là. Enfin je n'étais pas là pour voir le déroulé des choses. Donc en fait tout a été étouffé. Mon père est allé voir le directeur du sanatorium d'abord qui lui a indiqué où se trouvait le curé. Maintenant je me dis qu'ils étaient jeunes mes parents, ils avaient 31 et 33 ans. Parce que je leur ai demandé : « Comment avez-vous pu ne rien faire ? » Mais c'était des gamins mes parents. Ils étaient perdus. Donc mon père est allé voir le directeur et puis il est allé voir le curé qui habitait une autre maison et il a dit : « Qu'est-ce que vous avez fait à ma fille ? » Et donc, le curé était là, c'était un homme âgé et il a avoué. C'est vrai que ce sont des années de thérapies pour moi cette histoire. C'est beaucoup d'émotions aussi, mais je suis résiliente quand même par rapport à ça. Maintenant c'est vrai que les conséquences sont gigantesques. Parce qu'en fait ce qui s'est passé c'est qu'après, on a décidé de ne rien dire à personne. Et donc moi je suis restée avec ce truc-là, cette impression d'horreur, parce que petit à petit bien sûr ma famille a explosé. Ma mère était très en colère contre mon père et lui demandait toujours : « Pourquoi tu n'as rien dit, rien fait ? ». Ma grand-mère paternelle m'avait infectée. Enfin au niveau de la tuberculose c'est sûr que ma mère en a voulu à mon père. A partir de là c'est vrai que moi j'étais une petite fille rayonnante et joyeuse, et heureuse mais à partir de là, j'avais peur, toujours. Tout ce que j'aimais faire, je ne voulais plus le faire.

J'avais peur des hommes, j'ai arrêté mes cours de danse car le professeur était un homme. J'ai commencé moi-même à me poser des questions par rapport à la sexualité forcément. Donc j'étais curieuse de tout ce qui concernait les relations entre les gens. Moi-même je me demandais ce que c'était. Je sais qu'il y avait eu des jeux sexuels avec des petits enfants aussi. Et en même temps ma mère devenait très, très, très intrusive aussi. C'est-à-dire qu'elle me contrôlait tout le temps, elle voulait savoir avec qui j'étais, ce que je faisais etc... Et donc hélas, on n'en a plus jamais reparlé, plus jamais compris comment je me sentais. On a juste dit à ma mère de faire attention à mes premières relations sexuelles. J'avais vraiment cette souffrance-là enfouie. Ça m'a rendu très, très précoce au niveau sexuel. C'est-à-dire que j'ai fait l'amour pour la première fois avec mon cousin à 13 ans et demi. Et ça s'est bien passé. Mais j'ai toujours tout accepté. Je n'arrivais pas à dire quand ça me faisait mal. Puis, j'ai eu 14, 15 ans, j'étais une très belle fille, une très belle jeune fille. J'attirais beaucoup les hommes et c'est vrai que j'avais beaucoup de mal à poser les bonnes limites. Et c'était vraiment un questionnement : « Qu'est-ce que tu as de plus ? Pourquoi tous les hommes te regardent et te désirent ? Qu'est-ce que tu as de différent ? » Et en même temps un grand sentiment de vide intérieur et toujours cacher mes émotions. Voilà, cacher ce qu'on sent, toutes les choses, ne pas dire et ne plus être spontanée du tout. Parallèlement on va dire j'avais la chance d'être une surdouée dans les études. Je me suis raccrochée à mes études. J'étais très bonne en classe. J'adorais ça, j'adorais étudier donc je suis passée de classe en classe. Mes parents ont divorcé et je me suis sentie abandonnée car mon père est parti et il ne s'est pas beaucoup occupé de nous. A l'âge de 15 ans, quand ma mère est partie, je suis allée vivre chez mon père et sa nouvelle femme, je suis devenue obsédée par mon corps et j'ai voulu maigrir alors que j'étais mince. Je me sentais très seule car ma mère et mon frère étaient partis créer un restaurant dans le centre de la France. Hélas le directeur de cette auberge, dont j'étais amoureuse, est mort dans un accident de voiture. Ce fut un déchirement pour moi mais je n'ai rien dit. Ma mère est revenue en grande dépression et moi, je suis devenue anorexique pendant six mois avec une grande perte de poids. Puis, j'ai mangé à nouveau, mais en excès et là je suis devenue boulimique. C'était le début de l'enfer qui a duré pendant plus de 25 ans. L'horreur absolue, chaque jour des crises de boulimie et me faire vomir ! Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. En plus à l'époque quand je racontais que je mangeais et je me faisais vomir, personne ne connaissait les troubles du comportement alimentaire ! En plus, physiquement ça ne se voyait pas, je n'étais ni grosse ni maigre. Alors j'ai commencé des thérapies, la psychanalyse pour commencer. C'est ce qu'on disait tout à l'heure. La psychanalyse ce n'est pas l'idéal pour faire le lien entre abus sexuels et trouble du comportement alimentaire. Là ça a vraiment été des années difficiles, j'ai cherché de l'aide, essayé plusieurs thérapies mais je n'arrivais pas à m'arrêter. J'ai passé mon bac par correspondance car j'avais des crises de spasmophilie et je suis devenue agoraphobe. J'ai eu mon BAC avec mention. Mais ma vie intérieure était un enfer ! Jusqu'au jour où j'ai eu la chance de rencontrer un gastro-entérologue qui est devenu mon compagnon et à qui j'ai enfin parlé de ma boulimie. Mais il ne comprenait pas sa gravité ! J'étais très bonne dans mes études mais je faisais des choses que je ne validais pas. J'arrivais presque jusqu'à la licence et puis je me suis arrêtée. C'est comme si rien n'avait d'importance dans la valeur des études, ou de tous mes talents qui étaient nombreux pourtant ! C'est très curieux. La chance que j'ai eue, c'est que j'avais la seule chose qui me donnait envie de vivre : chanter, oui je chantais. J'ai fait une école à Nice et en même temps j'ai rencontré un chanteur qui m'a fait chanter dans un festival où j'ai rencontré deux managers d'une grande compagnie de disques à Los Angeles. L'un des deux directeurs m'a dit : « Tu viens à Los Angeles, tu es une star ». Ça a été ma chance parce qu'en fait à Los Angeles il y avait Jane Fonda qui avait été boulimique et qui commençait à en parler en 1980. Et donc il y avait pleins de groupes et de thérapies, des thérapies comportementales et cognitives (TCC), des groupes comme les alcooliques anonymes mais pour les boulimiques qui se faisaient vomir. Enfin bref. Je suis restée trois ans là-bas. Je me suis formée et soignée à UCLA ; c'est-à-dire que là-bas on se

soigne, on se forme, on devient thérapeute. Donc j'ai fait ça et j'ai commencé un long parcours de guérison avec d'autres thérapeutiques, c'est-à-dire d'autres pistes et une approche pluridisciplinaire qui a révélé que les troubles du comportement alimentaire étaient présents chez 90% des personnes qui avaient subi des abus sexuels dans l'enfance. Parce qu'encore une fois, se faire vomir c'est terrible. Souvent je me disais à moi-même : « Tu te fais subir ce que le curé te faisait, tu t'empêches de hurler en avalant des tonnes de bouffe. Et tu craches et vomis ce que tu n'as jamais dit, tu craches comme le curé dans son lavabo ». Parce qu'en même temps je me suis toujours empêchée d'exprimer tous mes talents, tous les trésors dont j'avais hérité. On m'avait dit que je chantais très bien mais à chaque fois c'est pareil. Au moment de signer un contrat je fais des crises de boulimie et je n'y vais pas ! Donc voilà, c'est resté longtemps, longtemps comme ça. Je me détruisais en silence, je me sabotais. Et en même temps, je protégeais ma mère en permanence car elle a toujours pensé qu'elle aurait dû elle empêcher cela, ces abus du curé, ou même tuer ce curé ! Donc un long parcours de guérison mais aussi d'errance car ce qui m'est arrivé, ça touche et ça bouleverse le plus profond de l'être, tous les repères s'effondrent et le lien d'amour devient très compliqué. A la fois je savais très bien tout faire pour qu'on m'aime et en même temps j'étais terrifiée avec l'impression qu'on ne peut pas vraiment faire confiance, qu'on ne peut pas tout dire parce qu'il faut se taire, comme si quelque chose de honteux m'habitait. Il y avait toujours cette injonction intérieure de se taire. Donc j'ai eu beaucoup de relations avec beaucoup d'hommes différents et puis j'ai rencontré celui qui allait devenir mon mari. Et vous allez voir ce truc mais alors c'est incroyable. On s'est connu à mon retour de Los Angeles. J'étais revenue invitée par le chanteur qui m'avait invitée à Cannes et qui me proposait de chanter un duo. J'avais aussi contacté un professeur à l'hôpital de /X/ pour monter la première association en France pour étudier l'anorexie et la boulimie. Donc je rencontre mon futur mari. Il me dit qu'il a utilisé pas mal de drogues et je me dis : « Tiens, il sait ce qu'est l'addiction, on va s'entraider pour finir de se guérir ». Donc on s'est marié très vite, au bout de 6 mois et on a eu deux merveilleux enfants. Voilà. Sauf que je ne le savais pas, mais il continuait à fumer des joints et il buvait beaucoup d'alcool et s'apaisait avec du Temesta, tous les jours ! Maintenant je le vois comme ça mais il ne m'a jamais dit qu'il était encore actif dans ses addictions. Et le fameux truc fou. Il y a un mois il me l'a dit, après le décès de ma mère. Il m'a dit « Faut que je te dise, ce qui t'es arrivé moi aussi ça m'est arrivé ». Lui était dans un grand pensionnat catholique. Il y est resté de la 6<sup>ème</sup> à la terminale. Et il s'est fait violer par des religieux. Mais il ne m'avait rien dit et je ne me doutais de rien. Et il n'a jamais guéri. C'est incroyable cette histoire. En fait, il ne s'est pas soigné. Il m'a choisie et avait besoin de moi pour se soigner sûrement. Il a continué à boire, à fumer. Je ne savais pas. Et à prendre des médicaments, des anxiolytiques... Ce qui me fait pleurer c'est que ça a beaucoup impacté mes enfants.

**Membre CIASE** : Ils ont quel âge maintenant vos enfants ?

**M.** : Ils ont la trentaine et ça les a sans doute beaucoup impactés.

**Membre CIASE** : Vous voulez des mouchoirs ?

**M.** : Non non j'en ai. J'en ai pris. Merci. Mais si vous voulez lui n'a jamais rien révélé. Moi j'en ai toujours parlé à mes enfants de ce que j'avais vécu, c'est important. Mais lui non. Bon si vous voulez il a un gros parcours ; il a toutes ces souffrances en lui-même en fait, qu'il n'a pas soignées. Moi quand je l'ai quitté dans les années 90, parce que je l'ai quitté quand j'ai commencé à voir qu'il buvait, je lui ai demandé : « Qu'est-ce que tu fais, ça ne va pas, allons voir un psy » mais il n'a jamais voulu. Donc aujourd'hui, j'ai compris, mais à ce moment-là, comme je ne savais pas pourquoi, je suis partie avec mes enfants pour un super job ! J'ai été embauchée dans un hôpital. J'étais co-directrice, addictologue et je gérais les plannings etc. J'ai beaucoup travaillé entre la France et les Etats-Unis. J'étais psychologue aussi et alcoologue, oui parce qu'entre-temps j'ai repris mes études de psycho. Voilà, mais ce que je veux dire

c'est que c'est quand même incroyable parce que ça nous met dans un état de mal être intérieur qui pollue toute une vie ces abus sexuels. Au niveau des émotions et de toutes les relations. Au niveau de la justesse de soi et de l'autre, tout est touché. Parce que je me dis maintenant : « Mais comment n'as-tu pas vu? Mais t'avais tout devant les yeux, t'avais tout. C'était simple à voir qu'il était en grande souffrance de stress post traumatique suite aux abus qu'il a subi ! » Parce qu'après, il a rencontré une femme et il a profité de notre divorce pour domicilier les enfants chez lui, en s'assurant de les gâter outre mesure et de les combler matériellement, pour les garder et les dresser contre moi, comme pour réparer son histoire. Le problème, c'est qu'il partait en déplacement professionnel pendant un mois et les laissait à n'importe qui. Je ne savais pas tout ça car mes enfants ne me disaient rien et moi, je croyais qu'il tenait la route. Du coup, alors qu'ils étaient d'excellents élèves, ils n'ont pas passé leur bac, alors que ce sont deux surdoués ! Bon, ils ont bien réussi et c'est tout à leur honneur. Mon fils a monté sa boîte qui marche bien mais il est resté très émotif et s'est coupé de beaucoup de monde, et ma fille est très reconnue dans son milieu... Mais je me dis qu'ils ont deux parents dont l'histoire est assez lourde pour tous les deux et j'espère qu'en faisant ce que je fais aujourd'hui, je leur témoigne aussi que ça peut s'arrêter ces souffrances, qu'il faut que ça s'arrête. Et ce qui est dommage c'est que leur père ne le fasse pas. Il me dit « Oh bof ». Bof ! C'est sûr qu'à coup de Temesta, de haschisch et d'alcool ! Maintenant il a 70 ans et il a passé sa vie à s'auto-détruire et forcément à détruire quelque chose autour de lui aussi.

**Membre CIASE :** Pourquoi il en a parlé il y a un mois alors justement ? Parce que la parole se libère sur ces questions-là ou ...

**M. :** Justement... Écoutez... En fait un ami à lui a parlé publiquement du viol qu'il a subi. Et un jour au téléphone, je dis à mon ex-mari « T'as vu /Jean/ ? » Il a répondu : « Il raconte n'importe quoi ». C'était le premier épisode. Le deuxième épisode c'est quand ma mère est décédée. Mon compagnon actuel est venu avec moi et lors de la cérémonie, il y avait donc sur le même banc à l'église, mon compagnon actuel, mon ex-mari, mon fils et moi. A la fin de la cérémonie, mon compagnon me dit « Tu ne sais pas ce qu'il s'est passé ? » Alors je réponds que non, puis il me dit mon ex-mari a dit « Oulala ! Moi je ne voudrais pas avoir de cérémonie religieuse parce qu'avec ce qui m'est arrivé, avec ces curés qui m'ont abusé pendant des années... » Pourquoi il lui a dit à lui, à mon compagnon ? Je ne lui en ai pas reparlé parce qu'il ne me parle plus, donc voilà. Et il y a un mois, le téléphone sonne à 22h30. C'est lui. Donc on commence à parler et il me dit « Oh ! La grande faucheuse va bientôt passer pour moi. Je vais écrire mes mémoires et il y aura des choses qu'il vaudrait mieux que les enfants ne lisent pas avant ma mort ». Je réponds « Ah bon ? » Et c'est là qu'il me dit « Moi de la sixième à la Terminale j'y avais droit, et ce n'était pas qu'un ». « Mais tu ne m'en as jamais parlé ». Il dit « Oh bof ! ». C'est vraiment triste, parce qu'il est quand même profondément atteint, ça fait peine. Quand on voit tout ce dont son cerveau a souffert, c'est un miracle qu'il continue à travailler. Moi je me suis retrouvée avec ça en me demandant s'il fallait que j'en parle à mes enfants. Et là encore ce qui est incroyable c'est que j'en ai parlé à une ancienne belle-sœur qui me dit « Oui, moi je savais ». J'en ai parlé à ma fille : « Ah oui ! Son truc ? Oui. Oui je savais ». Et j'en parle à mon fils qui dit « Quoi ? Mais je ne savais pas ! ». Maintenant c'est son choix, il a décidé d'en parler à sa façon. Je lui ai dit que je venais ici et ce que je faisais aujourd'hui.

**Membre CIASE :** On a des témoignages sur cet établissement, on a des témoignages de pas mal de gens.

**M. :** Ah oui ?

**Didier Guérin (DG) :** C'est une école religieuse ?

**M.** : Un établissement catholique. Et ma belle-sœur me dit que ça été dramatique parce qu'elle y était avec son frère et qu'ils ne rentraient pas chez eux. C'est-à-dire qu'ils rentraient un après-midi tous les deux mois. Il paraît qu'ils hurlaient en disant « Je ne veux pas y retourner ! Je ne veux pas y retourner ».

**DG** : Mais puisque vous parlez de votre ex-mari, il a tenu une très belle carrière. Ça ne l'a pas empêché de réussir. Ça n'a pas plombé sa vie professionnelle.

**M.** : Bien sûr. Mais en fait, comme toutes les victimes d'abus sexuels dans l'enfance, il sait comment faire semblant. Moi, il m'a prise pour son héroïne au sens propre comme au sens figuré. Il a eu deux enfants et s'est marié avec moi, ce qui est quand même incroyable parce-que quand je l'ai connu il était dans un état assez dramatique. Mais moi, je revenais juste des Etats-Unis, je devais chanter un duo et vivre aussi ma carrière artistique. Je n'étais pas du tout prête à me marier. On me l'a présenté et 6 mois après on s'est marié. Il m'a dit « On va faire un grand mariage. On va inviter des célébrités, des amis et toute notre famille ! Ce sera princier ! » Et c'est vrai que mon ex-mari a une foi en la beauté de la vie envers et contre tout, un peu comme moi, car on a gardé ça. On a été élevé par des parents, aussi bien de son côté que du mien, par des parents intellectuels, joyeux, passionnants et passionnés. Donc heureusement qu'on avait ça. Mais mon mari m'a dit « De toute façon, c'est pour vous que je continue mon métier, c'est pour mes enfants que je me lève tous les matins ». Mais il y a un envers du décor terrible. Les enfants me disent, parce qu'après ils ont vécu un peu avec lui, « Papa est toujours dans sa chambre et il est dans son lit ». C'est-à-dire que pour son travail on vient le chercher, on l'habille, on le nourrit, il est pris en charge. Il donne le change mais au fond, il a une très, très grande souffrance. Maintenant je comprends. Alors c'est vrai que moi j'ai fait énormément de thérapies, des années de soins tout en travaillant. Je me dis c'est terrible, ces histoires d'abus sexuels il faut en parler. Je pense combien ça a perturbé ma vie et mon métier aussi alors que j'arrive à la retraite. Mon parcours professionnel a été original et atypique. Je sais que je suis une grande professionnelle mais j'ai toujours eu peur au fond d'exprimer toutes mes qualités et compétences ! Je ne me suis jamais vraiment valorisée, ni prise au sérieux. Comme si je ne méritais pas d'aller vers mon excellence, comme s'il y avait un truc en moi qui m'empêchait, l'ombre de cet abus. Ce n'est pas une imposture mais pas loin. C'est un truc que j'entends chez beaucoup de victimes aussi, que j'ai reçues en consultation. Et que dire du problème de l'argent ! Je sais que ma retraite sera moindre à cause de tout ça ! Je connais certaines femmes qui, à cause de leur boulimie, suite à des abus sexuels dans l'enfance, n'ont jamais vraiment pu cotiser. Par ailleurs, j'ai aussi essayé d'envisager les rencontres thérapeutiques ; vous savez, ils proposent parfois de faire se rencontrer un pédophile en prison et une victime... J'avais préparé cet entretien mais j'ai renoncé. Vous saviez que ça se faisait ?

**DG** : Oui, dans le cadre de la justice restaurative.

**M.** : Voilà. Et puis je ne l'ai pas fait.

**Membre CIASE** : Ce prêtre de votre enfance était de la communauté /S/ ? C'est ce que dit votre père dans la lettre.

**M.** : En fait ce qui est curieux c'est qu'on ait fait des recherches très tard. Internet existe quand même depuis longtemps. Après, moi, j'ai commencé à faire des recherches avec mon compagnon actuel. On est en contact avec le diocèse et un prêtre. C'est lui qui s'occupe de toutes les victimes de prêtres pédophiles. Donc j'étais en lien avec lui, je lui ai demandé de m'aider et il a dit ok. Il a eu accès aux archives et ça a concordé. Il a pu trouver ce nom grâce à ses recherches. Ça fait tellement longtemps, je me dis. Mais comment ça se fait qu'on n'ait pas cherché avant ?

**Membre CIASE** : Et de la communauté /S/ ?

**M.** : Voilà.

**Membre CIASE** : Et donc il ne vous a rien dit de plus ? Il a regardé dans son dossier ? Et l'évêque ?

**M.** : Ça, si vous voulez je ne sais pas vraiment. J'étais tellement émue que quelqu'un ait enfin ce nom, que je puisse mettre un nom à mon prédateur sexuel. Je devais y aller et puis à chaque fois ça ne se faisait pas parce que j'étais ailleurs donc c'est un peu compliqué. Mais lui m'a dit que pour approfondir il faudrait que j'y aille. Ce que j'ai compris, parce qu'après j'ai relu plusieurs témoignages de personnes qui sont allées au même Sanatorium, c'est que c'était un super sanatorium, avec des gens vraiment bien. Apparemment il y avait un aumônier. Il y a eu quelque chose de grave, une affaire étouffée. Quelqu'un, un aumônier ou un prêtre a été viré très vite. Je ne sais pas si ça correspond à mon agresseur ou si c'était un autre avant. En revanche, moi je n'ai pu retrouver personne. J'ai cherché des gens qui auraient pu avoir quelque chose. Mais rien.

**Membre CIASE** : Donc vous dites dans la lettre que les grands-parents ont déconseillé aux parents de porter plainte ?

**M.** : Oui. C'est-à-dire que mes grands-parents étaient dévastés.

**Membre CIASE** : Nous on essaie de comprendre à la fois comment l'Église a réagi ou pas, la justice, la famille... de manière à comprendre pourquoi il y a eu assez peu de poursuites.

**M.** : A cette époque j'ai été suivie par mon médecin qui m'a auscultée, qui a constaté que j'avais subi un viol, qui a dit « Surtout il ne faut pas en parler sinon ça risque d'être pire pour elle ». C'est vrai qu'ils avaient peur que ce soit dans les journaux, mes grands-parents pareil. Et puis je n'aurais pas été crue. Le docteur a dit « Surveillez-là bien surtout au moment de l'adolescence car il risque d'y avoir des résurgences de ce qu'elle a vécu, de façon un peu inappropriée, on ne sait pas ». Et c'est vrai que tout le monde m'a dit qu'il ne fallait pas en parler. C'est ce que j'ai compris. Ça aurait pu faire la première page du journal de faits divers *Détective*. Ils avaient peur que ça devienne comme ça, qu'on s'en empare et que ça se retourne contre moi. Est-ce qu'il n'y a pas eu de petits « arrangements » ? Car la direction, c'était quand même des catholiques très engagés. Est-ce qu'il n'y a pas eu des arrangements pour étouffer l'affaire ? Mon père est allé voir ce curé. Il a dit « Qu'est-ce que vous avez fait à ma fille ? » Il a répondu « Oui, je m'excuse ». Et mon père a dit « Vous mériteriez que je vous casse la gueule ». Après il a été viré, peut être défroqué.

**DG** : Donc il a à peu près reconnu les faits ?

**M.** : Oui. Apparemment il s'est excusé.

**Membre CIASE** : Il n'a pas nié.

**M.** : Il n'a pas nié. Après ce qui m'a questionné, c'est la réaction de mes parents mais c'est vrai qu'ils étaient jeunes, ils avaient l'âge de mes gamins, c'est ce que je me dis. Mais je me dis aussi : comment le médecin, et tout le personnel du sanatorium, comment ça se fait qu'il n'y ait pas eu une mobilisation de tout le monde ? Les médecins, la direction et tout le sanatorium ?

**DG** : Il y a une question de réputation. Ils pouvaient fermer le sanatorium si ça se savait. Mais on ne peut pas être certain que d'autres petites filles ou garçons n'aient pas subi la même chose à l'époque.

**M.** : Comment ?

**DG** : Peut-être que d'autres ont subi la même chose que vous à l'époque ? Vous n'avez eu aucun écho ?

Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église  
CIASE

**M.** : Aucun écho. Sauf qu'il y a eu un autre prêtre avant qui a été renvoyé aussi dans ce que j'ai pu lire. Donc même si ça arrivait, ça passait à la trappe. On n'en parlait pas. En faisant les recoupements, je me pose des questions et ce qui est terrible, c'est que ce prêtre-là, on l'a peut-être été envoyé ailleurs.

**Membre CIASE** : Parmi les autres petites filles, les autres enfants avec qui vous étiez, vous n'en discutiez pas du tout ? Personne n'a remarqué ? Il n'emmenait personne d'autre ?

**M.** : Je ne sais pas. En tous cas pas à ma connaissance. Ma copine, parce qu'on était deux dans cette petite chambre, elle dormait pendant la sieste. Apparemment, non, parce qu'il n'y avait que moi qui ne connaissais pas le catéchisme, et en plus j'avais honte : on allait penser que ce n'était pas normal et me demander pourquoi je n'avais pas le droit d'aller à la messe comme les autres.

**DG** : Est-ce qu'il a inclus ces gestes dans un enseignement religieux ?

**M.** : Non pas du tout.

**DG** : Il ne vous a rien enseigné du tout du point de vue du catéchisme ?

**M.** : Rien du tout. C'est-à-dire qu'il faisait toujours pareil. Il s'asseyait sur une chaise et me disait de m'asseoir à califourchon sur ses genoux. Là, derrière il y avait le vitrail. Donc moi je me mettais comme ça assise sur lui donc il me touchait et en même temps il me pénétrait d'abord avec son pouce. Après je sais plus en tous cas c'était horrible, ça faisait tellement mal que je n'existais plus. Je me raccrochais à ce vitrail et je me disais « Surtout ne dis rien, ne crie pas, ne dis rien ». C'était horrible. « Pourvu que ça s'arrête ». Et après il m'emmenait de l'autre côté. Il y avait le lit. En tous cas je n'ai pas le souvenir d'un truc dans la bouche mais par contre il y avait mon sexe qui me faisait mal et il y avait le lavabo où il faisait pipi. Mais le pire c'était quand j'étais assise avec le vitrail derrière car ça faisait très très mal. Et le pire c'est que lui non plus il n'était pas là, je ne sais pas comment dire ; j'avais l'impression que c'était comme un trou noir, que ça faisait mal et qu'il faisait comme si je n'existais pas. Enfin voilà.

**Membre CIASE** : Il n'y avait pas de paroles ?

**M.** : Non aucune. Sauf après, il me disait de pas en parler sinon il m'arriverait des malheurs. Mais voilà c'est aussi ce silence qui nie l'autre qui est terrible et ses yeux qui ne me regardaient jamais ! Lui il ne parlait pas ; il n'y avait vraiment aucune communication. J'étais vraiment devenue un objet et j'étais devenue invisible et inconsistante en même temps.

**DG** : Et puis dans votre souvenir vous l'avez rencontré dans le sanatorium en dehors de ces épisodes-là ?

**M.** : Il est venu me voir. Je me souviens qu'on était tout au début dans les deux semaines. Un dimanche. C'était après la messe qui avait eu lieu, il est venu me voir et m'a dit « Tu sais, voilà, on m'a dit que tu n'avais pas fait ton catéchisme, je vais donc te l'enseigner pour que tu viennes à la messe. »

**DG** : Mais il ne vous a jamais parlé après ce qu'il vous a fait ?

**M.** : Ah non, jamais. C'est ça qui est quand même pervers ; pas un mot, comme si je n'existais pas en tant qu'être humain !

**Membre CIASE** : Vous aviez été baptisée mais vous n'aviez pas fait votre catéchisme ?

**M.** : C'est ça ! Ce qui est curieux c'est que les soignants devaient savoir que j'allais avec lui pour qu'il m'enseigne le catéchisme. Il y a pleins de trucs où je me dis que c'est bizarre. C'est vrai qu'on était plein d'enfants mais je me dis c'est bizarre qu'ils n'aient pas dit « Alors M. comment ça va avec le prêtre et ton catéchisme ? »



**Membre CIASE :** Et après vos parents ont vérifié qu'il avait été déplacé ?

**M. :** Non ! On est rentré dans le sud et puis on a fait comme si rien ne s'était passé. C'était comme ça. Non on n'en a pas parlé très longtemps. J'ai revu ma meilleure amie de l'époque, après le décès de ma maman et elle m'a dit « Mais tu ne m'en as jamais parlé ». Je ne parlais pas de ça. En thérapie, si, après, quand j'ai commencé à 19 ans. Mais on n'a pas fait de recherche. Finalement c'est comme me nier mon humanité ; c'est briser la confiance et seulement aller chercher dans le corps l'intensité qui nie la conscience.

**DG :** Tel que vous décrivez les choses, vos parents ont eu des regrets de ne pas avoir dénoncé les choses ensuite.

**M. :** Oui.

**DG :** Ils ont porté ça toute leur vie.

**M. :** Oui. Toute leur vie.

**Membre CIASE :** La lettre de votre père le montre.

**M. :** Et ma mère ça été terrible. Je me rappelle de cette phrase qui revenait quand je me faisais vomir : « Je vomis ce prêtre et tous les hommes à travers lui ». Ça été une effraction, ça a été terrible pour elle. On était très liées, très fusionnelles. Quand j'ai eu des enfants, j'étais en hypervigilance. Moi j'aurais tout fait pour engager un procès ou même aller rencontrer les protagonistes ! C'est vrai que j'ai du mal à comprendre qu'ils n'aient pas davantage réagi. Mon père a été élevé dans la religion et ma mère c'était plus communiste et apparemment elle a aussi subi des abus sexuels dans son enfance de la part de mon grand-père. Donc, le mélange des deux histoires ont conduit au silence.

**DG :** On est dans les années 60. Vous avez des frères et sœurs ?

**M. :** J'ai un frère plus petit que moi, une demi-sœur et un demi-frère. Et mon frère qui a 3 ans de moins que moi, on a eu très tôt ce truc de jouer au docteur pendant un moment. J'avais 10 ans et ça m'était arrivé à 8 ans. C'est ça qui est terrible, après on veut comprendre sûrement cette horrible effraction dans le corps et le psychisme alors qu'on n'est pas prêt. On va chercher dans son corps et dans le corps de l'autre. Ça s'est vite arrêté avec mon frère. Et vraiment heureusement que j'ai fait ces thérapies car on est en perpétuel remous à l'intérieur. Moi j'étais presque devenu un objet. Pas objet sexuel mais en fait si, quand même. Il y a des choses que je n'ai jamais dites à mon père que j'ai faites. Quand je vois tous ces témoignages sur la difficulté de mettre des limites ! Moi à 14 ans il y avait plein d'hommes de 30 à 40 ans qui parvenaient à abuser de moi. Tout ça c'est quand même dramatique ! Mais je trouvais ça presque normal de leur céder, de faire passer leur pulsion avant mes ressentis. Même maintenant j'ai du mal à me dire que ce n'est pas bien, que ce n'est pas normal, que c'est interdit, que c'est un crime ! Je me suis dit que j'allais en parler avec eux mais ils sont quand même redoutablement pervers et manipulateurs. Il y en a beaucoup qui se déguisent sous des apparences parfaites.

**Membre CIASE :** J'allais vous poser la question. Parce qu'il aurait pu être presque un éducateur. Il n'a pas eu de parole. Un certain nombre de gens qu'on entend nous disent que les prêtres cherchaient à enrober leur acte. Ça n'a pas été votre cas ?

**M :** Non pas du tout.

**Membre CIASE :** Vous n'en avez pas gardé rancune, ou rancœur à L'Église ? Parce qu'il aurait pu être un éducateur... Quel a été votre rapport à l'Église après ?

**M.** : J'ai cherché. D'abord j'ai questionné la foi mais c'était à un autre niveau. Mais c'est vrai que j'ai cherché. D'abord par le biais de mon mari parce qu'en fait le prêtre qui nous a mariés, c'était son oncle. Donc j'ai pu en parler quand on a fait la préparation au mariage. J'ai beaucoup cherché mais j'ai toujours eu l'impression que ça se défilait. Si, il y en a un. J'ai eu besoin de faire une retraite dans le Doubs et lui oui, il a pu entendre ma souffrance et reconnaître que dans l'Église il y a des pédophiles. Moi j'ai quand même l'impression que ça existe partout. J'ai des amis, c'était chez les scouts ! C'est quand même gigantesque. C'est plus gigantesque que ce que j'imaginai. C'est pour ça qu'il faut absolument trouver une solution pour prévenir, pour dissocier une tendance pédophile et un acte criminel d'un passage à l'acte. Il faut vraiment faire la différence et c'est là qu'il faut agir.

**DG** : Dans l'Église ?

**M.** : Dans l'Église, oui mais je ne sais pas comment. Je me suis demandée si c'était la sexualité qui était en cause, le fait du célibat, mais ça n'a rien à voir. Il y a plein de pédocriminels qui sont mariés. C'est sûr que du côté de mon père il y a énormément de gens qui sont catholiques. En fait, ça fait mal. A tout l'entourage. La révélation de nos abus, ça nous fait du bien à nous, les victimes, mais c'est très particulier. C'est assez mal vécu par les gens. Ou alors on nous en veut, on nous parle de « notre vieux truc ». Mais si vous saviez comme c'est toujours présent ! Ça détruit, ça enlève le jaillissement et la confiance en la vie.

**DG** : Parce qu'au fond vous analysez toute la suite de votre vie par rapport à cet acte-là ?

**M.** : Complètement. Parce qu'on ne comprend pas. Il reste une béance abyssale. Et puis, j'ai rencontré le Dr Salmona qui est une psychiatre hors pair et une femme super intéressante. Moi je ne faisais pas du tout le lien entre ma boulimie et les abus sexuels. Même en Amérique où il y avait de nombreuses approches thérapeutiques, c'était rare qu'on fasse le lien. Maintenant avec le syndrome de stress post-traumatique, la boulimie est interprétée autrement. On a compris surtout cette idée d'utiliser son corps comme un lieu d'intensité pour retrouver ou anesthésier l'effraction du viol. Franchement je me disais ça en arrivant ; il me reste toujours cette sensation étrange à 14h, l'heure de la sieste, j'ai toujours un truc bizarre, comme si la vie s'en allait. Car la mémoire du corps reste. Maintenant ça va, je suis dans la vie. Mais c'est vrai que les conséquences au niveau des enfants, c'est pour moi le plus douloureux, ce qu'on leur transmet et aussi la distance qui finit par éloigner. Et puis au niveau de la société, et des conséquences dramatiques alors qu'on est censé être aidé par ces personnes qui devraient nous "guider".

**Membre CIASE** : Vos enfants sont baptisés ?

**M.** : Non.

**Membre CIASE** : Vous les avez protégés de l'Église ?

**M.** : Oui.

**Membre CIASE** : Car vous vous êtes quand même mariée à l'Église. Vous avez épousé un mari catholique.

**M.** : C'est vrai oui. Mais c'est vraiment lui qui n'a pas voulu. Moi, dans ma résilience je me suis dit que comme ça, ils pourront choisir s'ils veulent vivre la foi. Mais mon mari a été beaucoup plus catégorique et je comprends aujourd'hui. A l'époque je me disais « C'est marrant quand même qu'il soit si réfractaire alors qu'il a été élevé ainsi ».

**Membre CIASE** : Oui donc vous les avez protégés.

**Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église  
CIASE**

**M.** : Oui c'est vrai. Vous avez raison. Puis après, on hésite, on vit sa vie à l'aune de ce trauma, on imagine que tout vient de là. Je sais bien que tout ne vient pas que de là, mais disons que ça fait basculer une partie de la psyché dans quelque chose qui est de l'ordre de l'innommable et surtout c'est une effraction mortifère. C'est comme si on héritait de quelque chose qui ne nous appartient pas. Donc on passe sa vie à essayer d'enlever ce truc qui ne nous appartient pas. Mais on ne sait pas ce qui nous appartient ou ce qui vient de l'abus sexuel quoi.

**DG** : Parce que l'analyse que vous faites aujourd'hui vous la faites depuis quand ? Cette analyse de l'histoire de votre vie.

**M.** : Je pense depuis longtemps car j'ai été analysé quelques temps par Françoise Dolto.

**DG** : Ah oui déjà à l'époque ?

**M.** : Oui.

**DG** : Ça fait quelques années.

**M.** : C'est elle qui m'a mise sur la piste. J'ai eu la chance de tomber sur des gens qui étaient bien ancrés. Mais je suis aussi tombée sur un analyste qui m'a fait rejouer le truc, qui m'a dit « Tiens je vais vous faire des massages, il m'a tendu un peignoir pour que je m'y mette, déshabillée... »

**Membre CIASE** : C'était un psychanalyste ?

**DG** : Un laïc ?

**M.** : Oui oui.

**Membre CIASE** : Parce qu'on a eu des prêtres aussi.

**M.** : Enfin un laïc... Remarquez maintenant que vous le dites...

**Membre CIASE** : Il était prêtre ?

**M.** : Non mais il a été élevé par des religieux.

**DG** : Un laïc ? Pas religieux lui-même ?

**M.** : Non. Donc il me propose ça, ce qui est une horreur pour moi alors je m'en vais. Et puis ensuite il me dit « C'était pour vous faire revivre votre trauma pour qu'ensuite on en fasse quelque chose ensemble ». Je ne sais pas comment intégrer cela, mais c'est dur ! Je devais avoir 40 ans.

**DG** : Mais pour vous, qu'est-ce que l'Église en tant qu'institution peut se reprocher ?

**M.** : En tant qu'institution... Bien déjà comment et sur quels critères elle nomme les prêtres et tous ceux qui doivent aller au milieu des enfants ? Les enfants c'est quand même vital non, c'est tellement particulier. Il y a même des tout-petits qui sont abusés ! On peut très vite, enfant, si quelqu'un nous prend sur ses genoux, on peut très vite juste échanger de l'affection, ou ne pas se rendre compte. Donc, d'abord, comment elle choisit les gens qu'elle nomme pour être auprès des enfants. Ça c'est vraiment important. Ensuite, quand il y a quelque chose comme ça, un acte pédocriminel, elle l'a forcément su. Donc qu'est-ce qu'elle en a fait ? Parce que ce que moi j'ai vécu avec le vitrail derrière, c'est ce que vivent toutes les personnes qui sont abusées. Peut-être que les curés pédocriminels ont été victimes aussi dans leur enfance, et on les remet dans les différents rôles qu'elles occupent au sein de l'Église. Et à partir du moment où est conscient qu'il se passe quelque chose, moi j'aurais vraiment aimé qu'il y ait un lieu de parole, au sein de l'Église, dans chaque église, pour que chacun puisse

exprimer ce qu'il a vécu ou ce qu'il vit : ceux qui ont vécu des abus, ou de la violence, car pour certains c'était des violences, puissent venir et que quelqu'un soit présent. Qu'on puisse être aidé quand on est blessé et voir comment l'Église peut réparer. Il y a des gens qui sont en galère, vraiment ! Mais enfin qu'est-ce qu'on propose, au niveau de la prise en charge thérapeutique et financière ? Aussi bien aux victimes qu'aux prêtres, qu'aux abuseurs. Parce que ça reste des êtres humains quand même et que deviennent-ils ? Il y a en a qui sont déplacés en Afrique mais enfin il y a quand même mieux à faire pour nous tous.

**Membre CIASE** : Et la justice non ?

**M.** : Alors...

**Membre CIASE** : Elle est absente.

**M.** : Oui elle est absente. C'est fou.

**Membre CIASE** : On peut comprendre car ce que vous avez vécu était dans les années 60, ce qui peut expliquer pourquoi la famille a décidé de ne pas porter plainte. Mais même vous là vous ne mentionnez pas la justice.

**M.** : Oui c'est vrai. On a l'impression qu'il y a un angle mort. Mais peut-être qu'avec mes enfants, je verrai que ça peut avoir du sens. Je ne sais pas. Récemment, la jeune femme qui vit avec mon fils a subi un viol par un chauffeur de taxi. Bon, mon fils est un homme responsable qui croit en la justice de son pays. Ils sont allés porter plainte mais ça ne donne rien ! Il a payé un avocat et deux ans pour rien ! Donc vous voyez la justice, c'est désespérant !

**DG** : Ils ne l'ont pas retrouvé ?

**M.** : Si, ils l'ont retrouvé. Mais après qu'est-ce qu'il se passe ? Le type s'est arrangé pour dire qu'il vivait une situation difficile avec sa femme et enfants, c'est un réfugié. Enfin, vraiment choquant ! Ça prend un temps fou et c'est beaucoup d'argent pour payer un avocat. En fait la justice ça sert à quoi réellement ? Elle devrait servir à réparer, à reconnaître que quelqu'un est victime pour qu'il redevienne humain parmi les humains, parmi ses pairs. Ils seraient là pour cautionner, pour valider et en même temps pour empêcher quelqu'un de...

**DG** : ...recommencer.

**M.** : Oui. Vous savez bien que c'est comme ça pour tout ! Moi j'ai un ami qui travaille dans la police qui m'a dit « M. c'est infernal quoi. Les mecs ils font ça et puis trois jours après, ils sortent et recommencent. » Donc la justice, pas simple. Ou alors il faudrait une justice spéciale pour les enfants je trouve. Il y a quelque chose de spécial qui appartient à l'enfance. Là, quand je vous parle, il y a une petite fille en moi. Ce n'est pas l'adulte mais la petite fille qui est contente que les grands l'écoutent et reconnaissent sa peine et je pense que ce serait important que soient saisis les juges pour enfants, même quand on est devenu grand.

**DG** : Ce qui est aussi à craindre c'est la médiatisation. Regardez ce qu'il se passe aujourd'hui aux Etats-Unis avec l'affaire *MeToo*.

**M.** : Oui je sais.

**Membre CIASE** : C'est ce qu'ont craint vos parents en fait ?

**M.** : Complètement, vous savez comment sont les médias. Après ils vont complètement arranger l'histoire pour faire le buzz. Vous savez il m'est arrivé un drame : j'avais un cabinet dans Paris.

J'attendais une de mes patientes qui devait arriver à 15h. C'était 10 jours avant le World Trade Center. Donc peut-être 5-10 minutes avant, quelqu'un sonne. J'ouvre sans regarder. Et un homme fait irruption avec un casque de moto sur la tête. C'était une attaque au revolver, un type complètement barjot de ma salle de sport, qui a voulu me faire peur en pointant son arme sur moi et en me disant que j'allais avoir ma tête en première page du *Parisien*, car j'avais refusé ses avances ! Panique totale ! Une horreur ! Tout en tremblant, je réussis à le faire fuir et je téléphone donc à la police et le policier au téléphone me dit : « Oh ce n'est pas si terrible ! Et puis vous devez être une belle femme pour que ça vous arrive !!! » Le mec me dit ça. Et puis après je vais au centre spécial qui centralise toutes les attaques à main armée à Paris, vous savez il y a un endroit réservé boulevard Bessières. Vous savez, il faut aller dans ce commissariat quand on a été attaqué.e.

**Membre CIASE** : Pour un vol à main armée ?

**M.** : Oui. Donc quand j'arrive le capitaine de police me dit « Non mais de toute façon, vous avez dû l'aguicher, vous êtes une belle femme ! » On tombe sur la tête ! J'étais épouvantée ! D'autant plus que finalement il s'est avéré que ce type c'était un violeur et un type de la mafia qui a tué quelqu'un 2 ans après ! Mais très vite quand on témoigne, selon ce qu'on est, ce qu'on a vécu comme histoire ou comment on est perçu, il y a toujours un truc différent. Moi en tant qu'ex-victime je sais que j'ai toujours un truc, ça aussi c'est bizarre, où je peux déclencher quelque chose comme ça. Comme si l'autre sentait qu'il y avait un truc de fragile ou facile à contraindre à l'intérieur de moi où il peut m'interpeler, non pas en tant que femme mais par rapport à « Vous êtes une belle femme, donc j'ai le droit de vous faire subir ce que je veux... ». C'est ainsi que je le sens.

**Membre CIASE** : Vous êtes femme.

**M.** : Oui mais...

**Membre CIASE** : Pas forcément une victime

**M.** : Oui mais forcément quand on a été violée et abusée dans ce temps si précieux de l'enfance, vous n'avez pas envie d'entendre ça, surtout après avoir été attaquée.

**Membre CIASE** : C'est incroyable qu'on vous dise ça.

**M.** : Je vous promets et j'en ai parlé à d'autres victimes.

**DG** : C'est incroyable mais c'est réel.

**M.** : Mais en plus en ajoutant presque : « Vous devez être contente d'avoir subi cela ! » Alors c'est vrai que ça n'a rien à voir, avec le curé ou pas le curé, ça aurait été pareil. Mais moi je suis toujours en train de me dire « Est-ce que je n'ai pas un truc qui transparait un peu plus que les autres, une marque spéciale d'ex-enfant abusée ? » Voilà. Tout ça pour dire que ça peut toujours se retourner contre soi ! Quand on est un enfant, on ne sait pas, on est spontané et on croit que les adultes sont fiables. Combien d'enfants ont entendu « Mais qu'est-ce que tu as fait ? Fallait pas accepter tel bonbon ou câlin ou t'habiller comme ça ». Voilà le drame ! Oui la justice ça serait de mettre tout ça au clair !

**DG** : De toute façon, votre affaire est une affaire historique et on comprend toute la souffrance et les marques qu'elle a laissées dans ce que vous exprimez.

**M.** : C'est bien. En tous cas je vous remercie.

**Membre CIASE** : C'est très intéressant pour nous aussi car ça nous permet de comprendre, en partie, ce qui se joue dans les familles.

**M.** : Oui.

**Membre CIASE** : Avec la particularité, là, avec la lettre de votre père, qui écrit 50 ans plus tard et que vous nous envoyez avant de témoigner. C'est très particulier, c'est très touchant.

**DG** : Oui c'est de son propre chef.

**M.** : Oui. Si vous voulez ma mère est morte en février dernier et depuis beaucoup de choses évoluent. Quand mon père est parti, j'avais 14 ans. Il a refait sa vie et ne s'est plus occupé de moi. Je n'ai jamais eu un sou de mes parents, je me suis construite toute seule. Ma mère n'en avait pas et mon père m'a donné zéro franc. Donc c'est vrai que je me suis faite toute seule et je peux dire que, je suis une vraie battante. Et je pense que quelque part, cette lettre écrite de mon père, c'est une façon de dire « Excuse-moi, je n'ai pas su, je n'ai pas pu ». Il a quand même entendu mes souffrances, ce que j'ai traversé. Il n'a pas pu m'aider mais voilà, il a dû faire ce qu'il pouvait. C'est comme s'il m'accompagnait au moment où le curé m'a abusée et comme s'il lui donnait un coup de poing. C'est intéressant.

**Membre CIASE** : C'est le deuxième coup de poing en tous cas.

**DG** : Oui.

**M.** : Voilà. J'aurais aimé qu'il soit davantage dans ma vie.

**DG** : Peut-être que ça l'a fait souffrir une partie de sa vie à lui aussi.

**M.** : Oui c'est vrai, on en a parlé et il me l'a dit. De ne pas avoir pu faire autrement et de m'avoir à nouveau abandonné au moment où j'aurais eu besoin qu'il soit là. C'est intéressant symboliquement aussi. Je pense que c'est important qu'il y ait aussi du symbolique. C'est bien qu'il y ait des choses concrètes mais on se ressource dans le symbolique.

**DG** : Une autre question sur l'indemnisation.

**Membre CIASE** : Oui, je ne sais pas si vous avez suivi le débat sur la réponse que l'Église tente de donner. Je ne sais pas si vous avez suivi. Cela vient de la conférence des évêques de France et ça n'a rien à voir avec nous, la CIASE : un processus de réparation par indemnisation.

**M.** : Oui j'avais vu ça. Un forfait.

**Membre CIASE** : Oui voilà. Et sans donner tellement d'indications parce qu'ils n'en sont pas encore là, qu'est-ce que vous en pensez ? Est-ce que ça vous parle ? Est-ce que c'est ce que vous attendez ?

**M.** : Alors moi, ça me parle bien sûr ! Surtout par rapport aux années de thérapies si coûteuses ! Qu'il y ait au moins une prise en compte des dégâts que ça a déclenché au niveau de la psyché, du corps, toutes ces années de souffrance et leur prix gigantesque ! C'est vrai que c'est une façon de proposer une petite réparation indispensable ! Ça va être compliqué à calculer. Mais c'est essentiel et symboliquement je trouve que c'est bien. Et puis peut-être aussi que l'Église sentira qu'en donnant de l'argent, elle répare. C'est un acte dans le réel ! Alors je ne sais pas comment ils vont appeler ça. « Restaurer l'âme des enfants » ? Ça sera intéressant la manière dont ils vont l'appeler.

**Membre CIASE** : Oui.

**M.** : Voilà. Et puis c'est vrai qu'on sait aujourd'hui que les abus sexuels pendant l'enfance condamnent de nombreuses victimes à ne jamais pouvoir s'inscrire vraiment dans la société, ni travailler vraiment, ou comme je le disais tout à l'heure, sont précaires ou n'ont pas de retraite. Donc je ne sais pas

## Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église CIASE

comment ça fera mais c'est une façon de reconnaître les abus, les fautes, l'argent dépensé en soins et d'indemniser les victimes ! C'est juste!

**DG** : Ça ne sera pas une retraite à vie.

**M.** : Non mais je trouve que ça fait partie d'une réparation. Symbolique, car nous sommes aussi dans le symbolique.

**Membre CIASE** : Vous attendez des excuses de l'Église ?

**M.** : Oui j'aurais bien aimé oui. Mais pas quelque chose de préfabriqué.

**DG** : D'individuel alors ?

**M.** : Oui. Quelqu'un qui vienne me voir et dise « Voilà, je suis un représentant de l'Église », me tutoie « Écoute, j'entends vraiment ton cœur de petite fille ; on est vraiment navré, comment pourrait-on s'excuser ? »

**Membre CIASE** : C'est important qu'on entende tout ça car l'objectif de la commission sera aussi de formuler un certain nombre de recommandations en termes de gouvernance de l'Église et de répondre.

**M.** : Oui ça impacte l'être dans sa globalité, maintenant on sait très bien. Dès que quelqu'un a des fantasmes pédophiles il faut tout de suite en parler. Vraiment tout de suite. Il faudrait vraiment quelqu'un pour ça. Maintenant je me dis ok mais il y aura toujours des gens qui passeront à l'acte. Alors il sera interdit qu'ils soient en contact avec des enfants, interdit qu'ils restent en contact avec des enfants. Ils seront fichés. Ça peut être tellement subtil parfois les déviations de ces hommes ! Un prêtre qui apprend le catéchisme, il suffit qu'il dise « Allez viens mon petit, viens sur mes genoux » et ça dérape ! C'est ça qui est terrible. C'est que ça peut-être une intention. L'incestuel peut être aussi puissant que l'inceste consommé. Alors vraiment « Qu'est-ce qu'on met en place ? ».

**DG** : Si on se plaçait dans le temps d'aujourd'hui. Vous avez 5 ans ou 8 ans. Vos parents apprennent cela. On peut penser que leur réaction serait évidemment différente de celle qu'elle a été. Enfin je veux dire qu'on est dans un cadre autre qui ne prête plus à garder des faits cachés. C'est vrai qu'ils peuvent aller à l'évêché.

**M.** : Ou à la police.

**DG** : Ou à la police oui. Enfin ils peuvent réagir. L'air du temps est à la réaction.

**M.** : Il y a la police et puis les associations. Ça j'avoue que c'est quand même génial.

**Membre CIASE** : J'allais vous poser la question justement. Est-ce que vous êtes ou avez été en lien avec des associations de victimes de prêtres par exemple ? Est-ce que vous avez pensé à les contacter ?

**M.** : Je m'étais dit oui mais il n'y en a pas dans le sud. Il y avait un ancien joueur de rugby, je ne sais plus.

**DG** : L'association « Le colosse aux pieds d'argile. »

**M.** : Oui voilà.

**DG** : Oui. Pour des enfants qui avaient été abusés dans des clubs sportifs. Mais enfin ce n'est pas la même chose.

Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église  
CIASE

**M.** : Non ce n'est pas la même chose. Oui, il aurait fallu que je le fasse. Mais comme il n'y en avait pas je n'ai pas cherché plus que ça. Je sais qu'il y avait ça et puis j'écris un livre donc en même temps je me consacre à des temps de réflexion autour de ça. La question ne doit plus être d'attaquer mais de montrer les terribles conséquences psychologiques. Je vois tellement de souffrances chez les victimes ! Non, c'est vraiment un gigantesque tsunami et je trouve qu'on est vachement résilients nous les êtres humains parce que ces blessures-là, ça ne se voit pas. Des fois je me dis que j'aurais préféré que ça se voit.

**Membre CIASE** : Vous nous l'enverrez, vous nous direz. On aimerait bien le lire avant la fin de nos travaux pour s'en nourrir.

**M.** : Oui super. Très bien. Comment ça se passe pour vous ? Vous récoltez jusqu'à quand à peu près les témoignages ?

**DG** : Pendant encore un an environ. Ensuite il y aura un rapport final à partir de ce type d'audition mais aussi des auditions de grands témoins, les recherches que vous menez etc. Ce sera un travail très considérable qui débouchera, je pense, sur des propositions car c'est aussi l'objectif. Et en toute indépendance aussi.

**M.** : Ça c'est important aussi.

**Membre CIASE** : Nous sommes tous des bénévoles et la commission est totalement indépendante. L'éventail sur lequel on se situe est large. Des années 50 à aujourd'hui. C'est considérable en fait.

**M.** : Vous avez déjà vu s'il y a plus de personnes des années 50, 60 ou pas encore ?

**Membre CIASE** : Pour l'instant on recueille encore les données mais ça dépend de quel type de source. Si ce sont des appels ou des archives, ce n'est pas la même chose. Et puis ça prend du temps pour que la parole se libère.

**M.** : En tous cas merci de faire partie de cette résilience commune et puis avec l'idée qu'on puisse trouver des solutions intelligentes. C'est ça aussi, parvenir à être dans l'intelligence, être dans la réponse plutôt que dans la réaction. Bien qu'il y ait des affects. Merci beaucoup en tous cas.

**DG** : Merci.

**Membre CIASE** : Merci beaucoup

**DG** : C'est un moment assez difficile pour vous et on en a conscience.

**M.** : Ce qu'il y a de fou... c'est que j'en ai déjà pleuré des océans de larmes.

-- Fin de l'audition --